

stance et de patriotisme, ne désespère jamais, et se montre prête à périr plutôt que de conserver l'existence au prix de l'indépendance. Cette longue et terrible lutte, à la fin de laquelle ni l'une ni l'autre ne put se dire victorieuse, fut sans influence sur leur puissance relative; mais leur fortune, si diverse depuis lors, offre un exemple politique mémorable. Venise, toujours tranquille au dedans, avec son gouvernement immuable, sa sage administration, sa conduite prévoyante et circonspecte, voit constamment augmenter sa prospérité et sa grandeur. Gênes, affaiblie par l'instabilité et par tous les vices de la démocratie, inconstante dans le choix de son gouvernement que se disputent la populace, les nobles et vingt factions triomphant tour à tour, ne jouit d'aucune sécurité, ce premier élément de la puissance, n'échappe à des voisins ambitieux qu'en se donnant à des étrangers, cultive peu les arts, et reste, sous tous les rapports, bien en arrière de son ancienne et heureuse rivale. L'instabilité des gouvernements est la plus grande cause de faiblesse des états; elle annule ceux mêmes qui réunissent les meilleures conditions de force et de grandeur.

Pendant les quatre à cinq premiers siècles de son existence, Venise n'avait été, pour ainsi dire, qu'une république de castors; mais depuis quatre à cinq autres elle florissait, elle était puissante, elle possédait tous les rivages de l'Adriatique, des bouches du Pô à Corfou; elle avait Candie, Négrepont, les côtes de la Morée, plusieurs îles de l'Archipel, des établissements dans la plupart des ports de l'Orient; et pourtant elle n'avait pas encore porté ses vues sur le continent italien qui l'avoisinait, et n'avait qu'un mince rayon de territoire au bord des lagunes. Elle